

ELENA PIACENTINI

Les Silences
d'Ogliano

roman

ACTES SUD

*À mes filles, Aliénor et Roxane, Roxane
et Aliénor, en leur souhaitant un chemin
qui les élève, et la force de trouver leurs
fils d'argent.*

*Ne pouvant fortifier la justice, on
a justifié la force.*

BLAISE PASCAL,
Les Pensées (1670).

*Il brille, le sauvage Été,
La poitrine pleine de roses.
Il brûle tout, hommes et choses,
Dans sa placide cruauté.*

“L’Été”, Théodore de Banville
(1823-1891).

L'été, quand vient la nuit sur le village d'Ogliano, les voix des absents sont comme des accrocs au bruissement du vivant. Sur la terrasse, les fleurs fanées de la vigne vierge tombent dans un tambourinement obsédant. Le jappement sec des geckos en chasse dans le halo de la lanterne fait écho aux ricanements des grenouilles qui fusent du lavoir. Plus bas, vers le verger de César, le chant d'une chevêche d'Athéna ressemble au miaulement d'un chaton apeuré. Ces cris plaintifs, presque poignants, sont ceux d'une tueuse. À cette heure tardive, elle a pour habitude de faire une halte sur le vieux poirier. Je repère sa silhouette compacte qui rappelle un poing fermé. La voilà qui s'élance dans un vol onduleux. Elle prend de l'altitude, se hisse par les sentiers d'air qui naissent des inspirations et des expirations du massif de l'Argentu. À Ogliano, les montagnes occultent la quasi-totalité du ciel.

Les montagnes sont le ciel.

Je pourrais y marcher les yeux fermés. Moi, Libero Solimane, fils d'Argentina Solimane et d'elle seule, petit-fils d'Argentu Solimane dernier des chevriers, je suis né là-haut.

Là-haut, le nom des Solimane s'éteindra avec moi.

La chevêche a plongé après le premier col. Je l'imagine raser les frondaisons des chênes, marauder dans les anciens pâturages, puis fondre dans la fraîcheur des ravines et remonter le vent par le flanc nord du pic du Moine. De là, un courant ascensionnel la portera sans effort jusqu'au plateau des Fées, où les petits animaux s'enfonceront dans l'herbe grasse à son passage. L'un d'entre eux ne la sentira pas venir.

Les lois propres à l'Argentu sont immuables. Toutes ne sont pas inéluctables. Mais ceux qui sont morts ne le savent pas.

Une fois rassasiée, sans doute ira-t-elle se désaltérer à la source de la Fiumara. Peut-être s'ébrouera-t-elle quelques instants dans l'eau pure avant d'emprunter les gorges et de redescendre vers le village où l'espère sa couvée. D'ici une heure tout au plus, elle ressurgira plein ouest pour rejoindre le *palazzo*, où elle a élu domicile.

Mon esprit quitte les cimes. Mes yeux balayent l'obscurité proche, reconstituent le paysage à partir des indices semés sur les faîtages par le rayonnement de la lune. En contrebas du moulin que j'ai restauré, la petite maison de ma mère. À cinq cents mètres vers l'ouest, le clocher qui tient dans son giron l'essentiel du bourg. Un kilomètre plus loin encore, dominant une colline façonnée de terrasses, la masse imposante de la demeure du baron. Son toit s'est affaissé, ses persiennes à jalousies pendent à demi dégonnées, les murs de la petite chapelle, gonflés d'humidité, menacent de s'effondrer. Ses jardins sont hantés d'arbustes moribonds. Les fontaines ont tari et les bassins sont colonisés par les ronces. Sa décrépitude actuelle est à la mesure de sa splendeur

orgueilleuse d'antan. Quand le Palazzo Delezio rouvrait ses portes en accueillant une cohorte d'invités, c'était le signal. Alors l'été commençait vraiment. La Villa rose, c'est ainsi que je l'appelais autrefois.

Les quatre voitures de la suite du baron traversèrent Ogliono sans rencontrer l'habituel comité de bienvenue. À l'exception d'une armée de chats efflanqués rendus apathiques par la chaleur suffocante de la mi-juillet, les rues étaient désertes. Pas âme qui vive sur les murets. Personne aux balcons des fenêtres. Cette année-là, le retour des Delezio sur leurs terres ancestrales fut éclipsé par la mort de Bartolomeo Lenzani. À l'heure où le cortège fit son entrée, villageois et parents venus des quatre coins de la province étaient massés dans l'église. Les derniers arrivés, faute de place, palabraient sous les platanes. Seuls manquaient à l'appel Herminia la Folle et le vieil Ettore, grabataire. Sans oublier ma mère, qui, dans la matinée, avait apporté une marmite de soupe à la sœur du défunt, et moi qui l'avais accompagnée en traînant les pieds. En mécréants notoires, nous étions exemptés d'office.

Bartolomeo Lenzani, dit le Long en raison de son allure d'échalas, était dangereux et sournois. Officiellement leveur de liège, braconnier et voleur de bétail à l'occasion, porte-flingue à condition d'y mettre le prix, c'est ce qu'il se murmurait à demi-mot

de son vivant. “Maintenant les langues vont se délier”, prophétisa ma mère en m’apprenant la nouvelle. Je m’étais réjoui en silence. Déplaisant d’aspect, avec une bouche semblable à une cicatrice qui s’ouvrait sur des dents gâtées et des yeux torves qui ne vous regardaient pas en face, Lenzani le Long était pour moi Lenzani la Brute. Laid, il l’était surtout en dedans. Personne ici ne se serait risqué à passer derrière une de ses mules à moins de trois mètres. Les flancs déchirés par l’éperon et la cravache, l’échine frissonnante, les pauvres bêtes n’étaient que terreur et rage mêlées. Ses chiens s’aplatissaient en pleurant au moindre geste brusque. S’ils avaient pu, ils se seraient enfoncés sous terre. Deux ans en arrière, aux abords d’une chênaie où Lenzani avait établi son campement provisoire, j’en avais trouvé trois enchaînés à des arbres. Les deux premiers s’étaient étranglés en s’affaissant sous leur propre poids. Le dernier, borgne, galeux, maigre comme un Christ, poussait des râles d’agonie en tentant de se maintenir debout sur ses jambes flageolantes. En le prenant dans mes bras, j’avais craint que ses os ne se disloquent. Par miracle, il avait survécu. Depuis lors, il marchait dans mon ombre, sa pupille d’or attachée à mes pas, le museau prêt à se nicher dans ma paume. Quand il nous arrivait de croiser son ancien maître, Lazare se pressait plus étroitement contre ma jambe en émettant une modulation grave, un mezzo-voce entre douleur et haine, audible de moi seul. Si Lenzani avait reconnu son bien, il n’en avait rien laissé paraître. Pour une raison inexplicquée, même enfant, alors que je n’étais pas de taille à l’affronter et trop lent pour le fuir, il n’avait jamais levé la main sur moi ni manqué de

respect à ma mère. Je nous pensais insignifiants à ses yeux.

Avec ce décès aussi soudain qu'inespéré, l'été s'annonçait sous les meilleurs auspices. J'étais tapi dans les fougères d'une terrasse en friche, un point d'observation idéal, invisible et proche, à portée de voix immédiate du cimetière et de la Villa rose. Lazare, sa grosse tête fauve posée sur mes genoux, remuait timidement la queue, sa manière à lui de participer à la fête. Car si les obsèques de Lenzani avaient réuni une assemblée si dense, qu'on ne s'y trompe pas : tout Ogliono le détestait. En premier lieu, sa sœur Fiorella, qui nous avait accueillis le matin même avec cette phrase sibylline : "Les souffrances doivent avoir une fin ici-bas." La petite femme sèche comme une trique parlait en connaissance de cause. Depuis son veuvage, elle était tombée sous le joug de son frère resté vieux garçon. Corvéable à toute heure du jour et de la nuit dès lors qu'il posait son barda à Ogliono, entre deux périodes de travail qui le conduisaient par monts et par vaux pour y manigancer seul le diable sait quoi. J'ai entendu les sanglots de Fiorella filtrer derrière les volets clos de sa chambre. J'ai vu les zébrures sur ses jambes. Lenzani la traitait à l'égal de ses animaux. Mais la source la plus vive de ses tourments tenait à ce qu'il lui avait arraché la prune de ses yeux, son fils unique et adoré : Gianni. Un jour, Lenzani avait fait valoir que le travail ne manquait pas et qu'il avait besoin de bras. Sans plus de cérémonie, il avait ordonné à Fiorella de préparer deux paquetages pour le lendemain. Gianni avait quatorze ans. Six mois plus tard, le garçon fluet et rieur

qui avait été mon ami sur les bancs de l'école primaire n'existait plus. Ce qu'il s'était passé, ce qu'il avait vécu, il n'en pipait mot.

Au cours des quatre années suivantes, à peine échangeâmes-nous quelques paroles. Des questions et des réponses de convenance qui nous avaient laissés, lui et moi, en surface des choses, à mille lieues de ce que je voulais lui demander vraiment, de ce que ses yeux qui n'arrivaient plus à me fixer trahissaient ou tentaient de me dire. J'avais poursuivi ma scolarité au lycée tandis qu'il était propulsé dans un univers fruste aux côtés d'un mentor violent et nous nous étions peu à peu éloignés l'un de l'autre. Le seul pont qui nous reliait encore était notre projet commun de quitter Ogliano. Lui, pour se soustraire à l'emprise de son oncle. Moi, pour fuir un microcosme où je n'étais le fils de personne puisque ma mère s'obstinait à serrer les dents sur l'identité de mon géniteur. D'avoir grandi l'un et l'autre sans père nous avait rapprochés, nous étions frères d'infortune. Un frère que je n'avais pas revu depuis l'hiver.

Les cloches sonnèrent le glas. Je chaussai mes jumelles, bien décidé à ne pas rater une miette du dernier acte de la comédie. J'eus un choc en voyant Gianni franchir le portail de l'église. Sa poitrine s'était élargie, ses bras avaient doublé de volume et, dans sa main trapue, la poignée du cercueil paraissait une fine gourmette. Alors que les autres porteurs suaient et trébuchaient sur les pavés inégaux, lui semblait insensible à l'effort, comme s'il avait trébuché une valise de vêtements. Ses traits exprimaient une concentration neutre et j'aurais donné cher pour connaître ses émotions et ses pensées. Je

regrettai de ne pas avoir eu l'occasion de le voir et de lui parler lors de notre visite du matin. Dans un réflexe malsain, je me représentai le mort bringuebalant dans sa boîte. Gianni l'avait-il vu avant que la bière ne soit scellée ? Contrairement à la tradition, la dépouille n'avait pas été exposée. Et pour cause... Le corps de Lenzani avait été découvert à une dizaine de kilomètres du village, en état de putréfaction, crâne enfoncé et mandibule arrachée. Sa monture brouillait des chardons à ses pieds, pas incommodée pour un sou par la puanteur de charogne. L'homme qui avait donné l'alerte ne cessait de jurer par tous les saints que la mule souriait. À l'attitude joyeuse de Lazare, j'étais disposé à lui accorder foi.

Le cortège convergea vers la fosse et une brise me porta des effluves d'eau de Cologne et de sueur. Je remarquai cinq étrangers se tenant un peu en retrait. Les villageois s'appliquaient à les éviter du regard, ce qui, paradoxalement, les mettait au centre de l'attention. En particulier le plus grand d'entre eux qui se déplaçait avec un flegme viril, laissant une impression de puissance propre aux chefs de meute. Impossible de fixer son visage plus d'une seconde. Il se trouvait sans cesse l'un de ses sbires pour le masquer à ma vue. Sur les mines des autres participants, en revanche, on pouvait lire, à des niveaux d'intensité divers, l'impatience et l'ennui. L'ardeur du soleil ne faiblissait pas et le prêtre jouait les prolongations. Royaume des cieux, paix du Seigneur et autres promesses lénifiantes de vie éternelle se succédaient *ad nauseam*. Des bribes me parvenaient par intermittence dont l'une me fit grincer des dents : "L'œuvre de l'homme n'est pas détruite par la mort." Rapportés au défunt, ces mots sonnaient comme

une malédiction. Enfin, d'un mouvement sec du menton, Fiorella donna le signal et la caisse, au soulagement de tous, rejoignit sa sépulture. Gianni s'accroupit pour saisir une pleine poignée de terre et ses biceps se contractèrent. Le prêtre sursauta au claquement brutal de l'impact sur le bois. L'assistance se secoua de sa torpeur dans un bourdonnement d'exclamations étouffées. Le sourire de mon ami lorsqu'il se redressa me heurta de plein fouet. Je repensai à la mule. À l'instant où, libérant le premier cadavre de chien, j'avais souhaité la mort de Lenzani. Et je me demandai jusqu'à quel point Gianni l'avait lui aussi désirée. Lazare se mit à grogner, poil hérissé et babines retroussées, des signes auxquels j'aurais dû prêter plus d'importance. Mais mon esprit était déjà focalisé ailleurs, du côté de la Villa rose, d'où venait de fuser un cri perçant. Cette voix vrillée par la peur, je l'aurais reconnue au milieu d'une foule hurlante.

Sur la terrasse principale, les malles et les valises avaient été abandonnées. Une servante trottinait avec son plateau d'argent surmonté d'une carafe et d'un verre à pied. Une deuxième tendait un linge au baron, lequel était agenouillé. Sa sœur, ses nièces et les invités du moment faisaient cercle debout à ses côtés. De l'objet de leur inquiétude, je ne distinguais que le bout d'une sandale dorée et un pan d'étoffe vert émeraude posés sur la mosaïque d'un faune. Je me sentais pitoyable dans mon rôle de voyeur. La voix précieuse du vieux Delezio acheva de m'écorcher les nerfs.

— Reculez ! Vous voyez bien qu'elle ne peut pas respirer. Martha, enfin ! Que voulez-vous qu'on fasse de cette eau ? Ramenez plutôt de la grappa ! Et une petite pince et des glaçons, je vous prie.

Le cercle se brisa et elle m'apparut. Qui n'a pas connu Tessa Delezio ignore le visage de la beauté. Une rousse divine au teint d'ivoire et aux yeux de jade, plus affolante que Simonetta Vespucci, la muse aux pieds desquels Botticelli demanda à être inhumé. Vénus gisait à même le sol. Impuissant, je ne pouvais qu'assister de loin à son sauvetage. J'aurais voulu être le coussin qu'on lui glissa sous

la nuque, le sucre imbibé d'eau-de-vie qu'on porta à ses lèvres. Mon ventre se noua à la vue des doigts boudinés du baron approchant le bout incandescent d'une cigarette de la boursoufflure qui déformait la salière délicate.

— Le venin des guêpes est thermolabile, ma chérie. Martha va retirer le dard et appliquer des glaçons. Le froid anesthésiera la douleur. Dans cinq minutes, il n'y paraîtra plus.

Passant le relais à la domestique, le baron se releva, chassa un pli de son costume et continua de fumer comme si de rien n'était. Moi, le venin, je l'aurais aspiré avec la bouche. Le dard, je l'aurais retiré de mes dents. Je n'aurais pas confié Tessa à d'autres soins qu'aux miens. Je l'aurais serrée dans mes bras jusqu'à ce que les forces lui reviennent. Et s'il avait fallu attendre des siècles, je n'en aurais pas éprouvé de lassitude. Le maître des lieux, lui, affichait en permanence un air blasé. La maladie de ceux qui sont nés dans l'opulence et qui n'ont jamais bataillé pour obtenir quoi que ce soit, le seigneur Delezio en était atteint au stade terminal. Treize mois après la mort de sa première femme qui lui avait donné deux fils jumeaux, il célébrait la fin de son veuvage en mariant Tessa et ses vingt-cinq ans, lui qui en comptabilisait le double. "Deuil de femme morte dure jusqu'au seuil de la porte", le proverbe lui allait comme un gant. Moins de deux années plus tard, cet imbécile ventripotent délaissait sa jeune épouse tremblante et choquée pour donner ses instructions au personnel de maison.

Comment était-il concevable de se détourner de Tessa ?

À la fin de l'été précédent, je l'avais trouvée assise sur le parapet de la fontaine, occupée à masser la cheville qu'elle s'était foulée. J'avais sauté sur l'aubaine et lui avais proposé de la raccompagner. Nous avons marché sur un kilomètre, mon bras autour de sa taille, le sien appuyé sur mon épaule. Je l'avais soulevée pour passer les raidillons. Le tissu de sa robe avait bâillé sur un sein rond. Ses cheveux me chatouillaient le visage, ils sentaient la bergamote et le cédrat. Elle m'avait interrogé sur Ogliano, son histoire, ses curiosités, les promenades à faire dans la montagne... Impossible de me remémorer mes réponses. L'excitation me tendait vers une seule idée fixe. Un peu avant la grille de la Villa rose, Tessa m'avait embrassé et son baiser avait glissé de ma joue à mes lèvres. Depuis, j'étais amoureux. Comme on peut l'être à dix-huit ans. Fou. Je la voyais sortir nue des trous d'eau où je me baignais, son pubis brillant du même cuivre que sa chevelure. Elle était au centre de tous mes fantasmes, nocturnes ou éveillés. Quand je me masturbais, sa main baguée d'un cabochon de corail guidait la mienne, je me la représentais en train de m'observer et de m'encourager de son regard étincelant. J'y mettais alors plus d'entrain.

Mais l'exercice en solitaire avait ses limites. Quand l'occasion, la vraie, se présenterait, car elle se présenterait, je devrais être à la hauteur. Hors de question de passer pour un rustre ou un novice. Après les vacances de Pâques, je m'étais donc décidé à prendre des leçons particulières. Dans la petite ville à une heure d'Ogliano où, durant la semaine j'étais pensionnaire au lycée, il y avait l'embarras du choix. Le mien s'était porté sur Nina, une brunette aux

courbes généreuses de quatre ans mon aînée. “Par la Madone ! Pincez-moi !” s’était-elle exclamée d’un air incrédule en me découvrant à sa porte.

Sur ces mots, elle m’avait tiré par le poignet à l’intérieur de son modeste rez-de-chaussée. Je l’avais pincée, câlinée, léchée, sucée, frottée, mordillée et baisée de toutes les façons qu’elle m’avait enseignées. Elle ordonnait, j’obéissais. Bouton caché, boutons dressés, jeux de doigts, de langue, géographie comparée des caresses... j’avais potassé avec assiduité chaque chapitre de son encyclopédie, réalisant avec un étonnement rétrospectif l’étendue de mon ignorance. Les démonstrations de son plaisir m’émerveillaient, elles étaient la preuve que mon instruction portait ses fruits. Il y avait eu douze chapitres, soit la totalité d’économies accumulées au fil de petits boulots. Mon ultime rendez-vous avait été placé sous le signe de l’éloge de la lenteur, je m’y étais rendu le cœur gros : Nina était une pédagogue accomplie et sans tabous.

À l’issue de nos travaux dirigés, alors que je me rhabillais sans enthousiasme, elle déboucha une bouteille de muscat.

— Pour fêter ton certificat d’aptitude ! Elle a bien de la chance ton amoureuse... On trinque ? Le vin eut un arrière-goût amer. Le tableau des rondeurs de Nina en tenue d’Ève, de ses mamelons luisants de ma salive, et la musique de ses petits claquements de langue tandis qu’elle buvait avaient réveillé mes instincts en même temps qu’ils me rappelaient la finitude de toute chose. Cette leçon-là avait été cruelle. Je ne savais pas s’il existait une bonne manière de dire adieu à une femme que l’on paie pour vous initier aux mystères d’Éros. Dans le fond, je n’étais pas

fier de tirer profit d'un dénuement qui ne lui avait laissé d'autre choix que de mettre sa chair à l'étal. Pourtant, la tristesse m'étreignait. Je déposai sur la table une pochette de papier dans laquelle était glissé le pendentif en filigrane d'argent d'une fleur d'orchidée. Conclure notre arrangement mercantile par une attention personnelle m'avait paru une bonne idée. En découvrant le bijou, le menton de Nina se mit à trembloter, accentuant ma gêne. Puis elle vida son verre cul sec. Je fis de même.

J'étais ressorti mélancolique et barbouillé sur le pas de la porte. Un type chauve traînait dans l'impasse. Il massait l'entrejambe de son pantalon crasseux en matant les rideaux baissés de la fenêtre. Ils furent remontés et il entra. J'eus envie de vomir de dégoût. Dégoût d'un monde incapable de protéger ses Nina, qui tolérait qu'elles soient salies en échange de quelques billets. Dégoût de moi-même. Ma jeunesse était la seule chose qui me différenciait de ce porc.

Tout ça, pour Tessa. Tessa qui se relevait, soutenue par Martha. Tessa, les cheveux en désordre et le teint blême. Tessa en chair et en os, si fragile et plus désirable que dans mon souvenir. Tessa à qui je brûlais de déclarer ma passion. Puisque celle du baron s'était émoussée, puisque le vieil imbécile avait perdu le goût de jouir de ses trésors, la place était à prendre. J'avais pour moi l'arrogance et la fougue des débutants. Ne manquait que l'opportunité. J'étais confiant. Trop. Je ne vis pas les oreilles de Lazare se dresser.